

RÉVERIE

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un grand palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête, où, le soir, les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais, le matin, elles quittent les branches,
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu toutes blanches
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où chaque soir, comme elles,
De blancs essais de folles vision
Tombe des cieus en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

THÉOPHILE GAUTHIER.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE
LOURDES

Mlle Anna T. Sadlier, une Irlandaise catholique, a fait de la chapelle de Notre-Dames de Montréal une description magnifique dont nous détachons les lignes suivantes.

A l'extérieur l'église présente un édifice carré, massif de pierre grise, du style architectural Romano-Byzantin, et l'on aperçoit son dôme à une certaine distance dans toutes les directions. A l'intérieur, elle présente une masse de couleurs resplendissantes et harmonieuses qui captivent l'œil, le rivent pour ainsi dire et pénètrent l'âme d'une vive conception de sa beauté. Le tout est supporté par quatre larges colonnes ou groupes de colonnes, richement ornés et décorés de vignes rampantes et de guirlandes d'un vert frais, délicat et printanier qui réjouit l'œil. Au-dessus de l'autel, dans une niche profonde garnie de rideau en damas rouge, se dresse la statue de Marie Immaculée telle qu'elle est apparue à Lourdes. Elle est empruntée d'une gloire, d'une douceur et d'une tendresse sans égal, et l'on oublie le roc gris que ses pieds effleurent à peine, et sa physionomie divine et resplendissante d'une lumière douce obtenue de pardièrrière est sans doute la même qui salua le regard de Bernadette émerveillée, au fond des Basses Pyrénées.

La statue est ravissante de beauté, et sa situation ainsi que la lumière qui lui est apportée, témoignent hautement du goût et de l'habileté de l'artiste. Aux pieds de Marie brûlent plusieurs lampes scintillant d'un éclat vif et ardent, de l'éclat des rubis, aussi clair, aussi doux que l'or du topaze. Mais, hélas ! à ses pieds, ni rubis, ni topaze ; car, la grande masse de ceux qui s'agenouillent se composent des pauvres, des malades et des affligés. L'ornementation de l'autel consiste dans diverses figures en bas-relief et des figures décorées de teintes pâles et vaporeuses, presque indéfinissables. Mais les peintures en fresque forment le caractère saillant de l'édifice : c'est là, en effet, le travail d'un artiste dont la réputation comme décorateur d'église est déjà très considérable, d'un artiste dont les Canadiens ont bien raison d'être fiers. Car, M. Bourassa est un enfant du sol, et son talent est imprégné de cette énergie dont les premiers pionniers français ont hérité et qu'ils ont apportées ici de leur mère patrie, la France.

Quel est en effet le touriste qui n'ait apporté à son retour de Montréal un souvenir de cette perle des chapelles religieuses, le Nazareth, attachée à l'Asile des Aveugles des Sœurs Grises ?

Le but de l'artiste a été évidemment de tracer sur les murs de l'église une histoire du dogme de l'Immaculée Conception aussi complète que l'espace mis à sa disposition le lui permettrait. Et en cela, il a admirablement réussi. Car, la vieille mais toujours consolante histoire de ce dogme se révèle à nous à mesure que chaque peinture déroule à nos yeux sa signification. On y lit les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, et plus loin encore dans les âges, celle faite à Eve elle-même qui succomba la première. On y trouve les prophéties de Jérémie, d'Isaïe, de Michée et de David, qui désignent la Femme, et ces paroles : "Entre la race et le serpent, je mettrai l'inimitié."

Là se trouvent les saintes femmes de la

Bible, Esther, Judith, Déborah, Anne, mère de Samuel, toutes des prototypes du grand type de la femme suivant Dieu, le tout accompagné d'un texte approprié de l'Écriture Sainte. Là, sont les Prophètes aux regards mystiques, plongeant dans l'avenir, les Pères de l'Église Grecque et Latine, dont les écrits recueillant et conservant les traditions des siècles conduisirent finalement à la promulgation du grand dogme. Dans le sanctuaire sont tracés l'Assomption et le couronnement de Notre-Dame ; vers le milieu de la nef est retracée l'Annonciation, à droite la Visitation, à gauche l'Adoration des Bergers et des Rois.

Mais le dogme, qui est incomplet, reproduira le dernier chapitre de cette histoire sublime, non-seulement on y verra dépeinte la sanction donnée par Pie IX, d'immortelle mémoire, à la croyance de tous les âges, mais aussi la proclamation de l'Immaculée Conception pour les Églises de Syrie, d'Arménie et de Constantinople, sa reconnaissance par des associations pieuses du moyen âge, par des confréries, des corporations publiques tant civiles que religieuses, par des ordres de chevalerie fondés sous le patronage de Marie, sous le titre de l'Immaculée Conception, le plus précieux d'entre tous ses titres ; par les rois d'Espagne et de Pologne, les empereurs d'Autriche et de Constantinople, par la Sarbonne de Paris, les Universités de Salamanque, d'Alcala et d'Angleterre ; par les papes Sixte IV, Eugène IV, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII et plusieurs autres, qui tous condamnaient quiconque nierait la plus glorieuse de toutes les prérogatives, soit l'Immaculée Conception dans ses rapports avec la tradition.

Cette simple énumération de ces peintures suffira pour donner une idée approximative de cette énergie et de cette persévérance infatigables qui ont valu à M. Bourassa d'accomplir tant de choses dans un temps relativement si court, mais il y aurait présomption de notre part, et ce serait en même temps dépasser le but de cette esquisse que de vouloir entrer dans quelques détails ou tenter une revue critique de ces tableaux. Leur exécution nous a paru digne de toute admiration. Le coloris exquis, la fertilité du dessin, la beauté de conception et l'étude consciencieuse et soignée des détails qui les distinguent, sont dignes des plus grands éloges. Un grand nombre de figures sont peintes sur un fond uni d'or qui leur donne un relief des plus frappants. Le bleu, la couleur de la Vierge, et un bleu parfaitement d'azur, y abonde : mais les teintes se marient d'une manière si douce et si harmonieuse, qu'il est difficile de les détacher ou de dire laquelle domine le plus. Les croisées occupent une position élevée dans le mur, ainsi que dans le dôme, de sorte que la lumière qui entre d'en haut, grâce à un calcul judicieux de l'art, sert à faire ressortir les couleurs sans fatiguer l'œil, cette lumière étant à la fois douce et moëlleuse, brillante et ambrée. L'église, avec ses fresques, sa statue, ses candélabres mêmes, sa belle balustrade d'autel, ne laisse rien à regretter, rien à désirer. L'on aime à languir au milieu de ces riantes images, de ces belles formes, de ces sublimes confections dont l'artiste a peuplé la chapelle de Lourdes. Mais nous allions oublier que le temps finit et l'espace nous en avertit. On peut affirmer sans hésitation, que jamais sur cette terre occidentale, l'on n'a vu s'élever en l'honneur de la Reine des Cieus, une chapelle plus gracieuse, voire même aussi gracieuse, aussi belle.

M. Bourassa a doté Montréal et son peuple reconnaissant d'un monument d'une rare beauté qui ne manque pas de provoquer l'admiration enthousiaste même d'observateurs protestants froids et impartiaux, tout le monde le vante, et nul doute l'artiste ainsi que l'excellent et vénérable pasteur, M. Lenoir, doivent intérieurement se réjouir de ce que leurs efforts réunis ont fait surgir un sanctuaire digne de célébrer le nom de celle que toutes les générations proclament toute-bénie. Puisse Notre-Dames de Lourdes répandre sur ses en-

fants de Montréal les étonnantes faveurs qu'elle a répandues sur ceux de ses enfants qui, journellement et à toute heure, encomrent son sanctuaire sis sur le penchant des majestueuses Pyrénées.

ADIEU ET BIENVENUE

On lit dans le *Journal de Québec* :

Vendredi, le 24 juin dernier, M. Albert Lefavre, récemment nommé consul-général de France à New-York, quittait Québec pour prendre la direction de l'important poste qu'il est appelé à diriger. De nombreux amis se pressaient autour de lui pour lui faire leurs adieux. Depuis six ans que M. Lefavre a été consul-général au Canada, il n'a cessé de se créer des amitiés au pays. Une même voix s'élève aujourd'hui de toutes les classes de la société canadienne pour acclamer son patriotisme, son tact, sa bienveillance, son exquise urbanité, son grand dévouement à la France, ses chaudes sympathies pour nous.

C'est à son entremise que nous devons la reprise de nos relations avec la mère-patrie, et le nom de M. Lefavre est désormais acquis à l'histoire du Canada. Aussi, le voyons nous quitter Québec avec un profond regret. La carrière diplomatique l'appelle aux plus hautes fonctions, et partout où la fortune le conduira, nous ne cesserons de l'accompagner de nos vœux de bonheur les plus sincères.

Le successeur de M. Lefavre est M. le comte de Sesmaisons, ancien consul de France à Venise, et membre du conseil-général de la Manche. Nous avons déjà appris à nos lecteurs que le nouveau titulaire appartient à l'une des plus anciennes familles de la mère-patrie. M. de Sesmaisons s'est chargé de se faire connaître lui-même au Canada français en souscrivant généreusement au fonds des incendiés du faubourg St-Jean. Il est, depuis quelques jours, à l'hôtel St-Louis, où l'élite de la société canadienne s'empresse d'aller lui faire visite et de présenter ses respectueux hommages à madame la comtesse de Sesmaisons. Qu'ils soient les bienvenus dans la capitale de la Nouvelle-France.

LITTRÉ

On sait le bruit que la conversion du savant Littré a fait en France. La franc-maçonnerie, les libres-penseurs se sont émus, comme s'ils venaient de recevoir un coup terrible. Il va sans dire qu'ils ont prétendu que la conversion de Littré avait été forcée ; qu'on avait abusé de sa faiblesse de moribond. Cela n'est guère admissible, or l'on sait que depuis six mois avant sa mort, l'auteur du célèbre dictionnaire qui porte son nom, recevait régulièrement les visites de l'abbé Havenin. Les libres-penseurs ne se sont pas contentés de protester dans les journaux ; ils ont voulu faire un scandale à ses funérailles. Laissons un journal de Paris raconter ce qui s'est passé. Nous attirons l'attention sur le rôle joué par M. Renan à ces funérailles :

LES OBSÈQUES DE M. LITTRÉ

Les obsèques de M. Littré, célébrées au milieu d'une affluence considérable, ont été à deux reprises l'occasion d'un scandale : le premier, au départ du cortège de la maison mortuaire ; le second au cimetière Montparnasse après l'inhumation.

Nous raconterons tout à l'heure ces deux incidents.

Dès onze heures et demie, la rue d'Assas était pleine de monde. La porte cochère de la maison portant le No. 44, où habitait Littré, a été transformée en chapelle ardente, et le cercueil y est exposé. Une tenture noire, frangée d'argent avec cartouche à l'initiale L, recouvre la façade jusqu'au premier étage. Sur le drap noir du cercueil, on a placé l'habit d'académicien du défunt, et un certain nombre de bouquets et de couronnes. Un prêtre récite des prières auprès du corps.

Un peu avant midi, un bataillon du 70^e de ligne, musique en tête, un crêpe noué à la lance du drapeau, vient prendre position devant la maison, afin de rendre au défunt les honneurs funèbres.

A midi précis, au moment où l'on va procéder à la levée du corps, le premier

incident se produit. Le Dr Galopin s'ap proche vivement du cercueil et, devant les invités stupéfaits, prononce les paroles suivantes :

"Maître, tu m'appelais ton fils et tu m'aimais. Je reste ton disciple et ton défenseur ; je viens au nom de la philosophie positive revendiquer les droits de la maçonnerie universelle. On nous a trompés pour te voler à l'humanité pensante. Mais l'avenir se charge de juger tes ennemis et les nôtres. Maître, nous te vengerons en faisant lire tes livres à nos enfants."

Quelques applaudissements se font entendre, réprimés presque aussitôt par des chuts énergiques. Puis, le cercueil est déposé sur un corbillard de seconde classe, et le cortège se met en marche pour l'église.

Les cordons du poêle sont tenus par MM. Renan, de l'Académie française ; Pavet de Courteille, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Lenoël et Denormandie, sénateurs ; L'gouest et Dechambre au nom de l'Académie de médecine.

La première voiture de deuil est occupée par Mme et Mlle Littré.

Le cortège arrive à l'église à midi et demie.

Le portrait de Notre-Dame-des-Champs est encadré d'une immense draperie noire à franges d'argent ; à l'intérieur des tentures noires sont suspendues dans la nef et dans le chœur ; un catafalque entouré d'un luminaire est dressée en avant du chœur. M. Cognat, curé de la paroisse, précédé de quelques membres du clergé, portant des cierges, reçoit le corps à l'entrée.

Pendant ce temps, une agitation extrême règne au dehors, où un certain nombre d'amis du défunt continuent à protester contre l'enterrement religieux de Littré. La délégation des francs-maçons se fait surtout remarquer parmi les plus exaltés. Une couronne détachée du corbillard, et portée avec les autres dans l'église, est réclamée avec énergie par les francs-maçons. Les employés des pompes funèbres sont obligés d'aller la rechercher. Cette couronne, toute en immortelles jaunes, porte pour inscription :

La Clémentine Amitié au Fr. Littré

A une heure et demie la cérémonie religieuse est terminée, le cortège se reforme et arrive au cimetière Montparnasse quelques minutes après. Dans l'assistance, on sait déjà que MM. Ronan et Pavet de Courteille, qui devaient prendre la parole sur la tombe, y ont renoncé, pour se conformer à la volonté du défunt.

Le caveau provisoire préparé pour l'inhumation du corps de M. Littré est situé à l'extrémité de la seconde avenue de gauche, dite avenue transversale, tout près de la tombe où on a enterré il y a quelques jours la pauvre Hélène Petit.

A l'arrivée du corbillard devant le caveau et après la descente du cercueil, M. l'abbé Cognat, assisté de MM. les abbés Jeng et Picard, récite les dernières prières.

Cette seconde cérémonie religieuse a lieu au milieu de bruit et des protestations. Elle s'achève cependant sans trop grand trouble. Mais les protestations recommencent lorsque l'on voit M. Renan prendre le premier de la main de l'ordonnateur des pompes funéraires, le goupillon d'eau bénite et asperger le cercueil. Sans respect pour le lieu où se trouve, sans respect pour le mort et pour sa famille, du groupe des francs-maçons et des libres-penseurs partent de sourdes exclamations : "Renan aussi ! c'est une honte ! c'est une lâcheté !"

Le défilé n'en continue pas moins, mais une fois terminé et alors que la foule se dispose à partir, un homme s'avance brusquement au bord de la fosse. C'est M. Wirouboff, directeur de la *Revue positiviste*.

"La famille de Littré dit-il, a voulu faire le silence autour de sa tombe ; c'était son droit, et ce droit a été respecté autant que possible. La bière est descendue ; les députations sont parties sans prononcer